

PG



(point)
III

octobre 25 -

Dans sa fantasmagorie corporelle, des selles régulières et abondantes devraient prévenir l'embonpoint.

« *Il en est qui osent écrire ce qu'ils n'osent presque point penser.* »

Fragments des Marginalia traduits et présentés par Paul Valéry

Désireux d'alléger mes bibliothèques, une question se pose à moi : tel livre lu et apprécié dans mes années de formation (*eighties*) mais que je ne relirai pas, le sortir à jamais ne sera-ce pas m'amputer de qui je fus ?
Le puis-je ? Le dois-je ?

Sa « théorie de l'absence de rêve », qu'il se la garde. N'en veux rien savoir.
(Mais quand même je m'interroge : à quoi cela peut-il lui servir à JR d'affirmer que le rêve n'existe pas ?)

Un magnifique songe l'autre nuit : s'y dévoilait à l'individu mâle que je suis quelque chose comme <l'essence du féminin>. Ce n'était pas un ordinaire rêve licencieux mais un intense moment de compréhension de ce qui fonde ou inspire le désir amoureux. Incapable d'en dire plus.

Rare est l'autre qui ne m'écarte pas de moi
ou m'écarte de moi pour m'y ramener.
(C'est exemplairement le cas de *mon* amour, mais une véritable relation d'amitié est déjà fondée sur cette économie.)

Les ingrédients ou conditions d'un heureux rapport amoureux selon mon expérience : une grande écoute de l'autre, beaucoup de tendresse, une pointe de brutalité.

Tolérance diminuée

à tout

mais en premier lieu à l'obscurité et aux sons presque subliminaux.

– *Tu ne crois à l'action de la pensée sur le corps ? Et l'érection alors ?*

Tendance à m'épargner désormais la phase papier, certain que de toutes façons *y-revenir* il faudra.

(M'évite ainsi la déconvenue je-vois-mal-ce-que-j'ai-mal-écrit

– et la recherche du bon stylet.)

Répercussions d'avoir sur être.

J'étais quelqu'un dont une étagère abritait

Les éblouissements de Pierre Mertens (un exemple).

M'en étant séparé, une toute petite partie de ce qui me définissait est perdue, à moins qu'on ne considère que je suis désormais, sans perte, quelqu'un dont aucune étagère n'abrite *Les éblouissements* de Pierre Mertens.

Pour écrire ça (préciser) ne faut-il pas que j'aie le cerveau quelque peu lésé pour ne pas respirer toujours suffisamment ou efficacement ?

Jours mois années passant, décroît la probabilité
d'ouvrir ces boîtes de vis & clous disparates un peu partout chez soi,
ces livres accumulés, ces chemises d'articles archivés,
d'utiliser ces rouleaux de scotch ou ampoules en réserve, ces etc.

Pour l'heure ne souhaite pas qu'un (*point*) *III* existe
– sans pour autant souhaiter que tel n'existe.

Un jour froid de novembre j'ai relu effrayé "Tas IX" dans *Fantaisies*.
Quand j'écrivais ces lignes je ne savais pas qu'elles seraient un jour publiées,
mais après que proposition m'avait été faite de faire un livre, n'avais-je pas
eu tout loisir de supprimer là ou là ?

(Ventre entendu dire « *alors* » sur un ton interrogatif.)

Ta main avançant vers moi te réveille.

Ta main avançant vers moi te réveille.

Ta main avançant vers moi te réveille.

Ta main...

20 fois.

Voix mentale.

Personne n'a été touché. Tu ronfles. Bientôt moi aussi.

Me sortent par les yeux tous ces livres (pas uniquement eux).
(Où demeurent les choses qui ne sortent pas par les yeux ?
Dans quel recoin de l'espace qui les a d'abord accueillies ?)

Penser à quelqu'un (en l'occurrence une) soulage de penser à quelque chose.
Mais que signifie *penser à quelqu'un* ?
Est-ce le même penser quand c'est *à-quelqu'un* plutôt que *quelque-chose* ?
Est-ce même penser ?
(Déjà abordée la différence entre *penser à X* et *penser X*. Mais je remets ça.)

X me sort par les yeux.

Origine de l'expression obscure mais sens de "vomissement visuel".

Boîte-à-livres.

Quelle chance d'avoir choisi celle-là ce jour-là ! Si je n'avais décidé de me débarrasser de cette façon, don pur, de volumes que jamais plus je n'aurais ouverts, je n'aurais jamais lu *Défense et illustration de la novlangue française*.
Quant à l'encombrement, de bon rapport (en mm : - 600 contre + 8).

Ce Jaime Semprun, un grand livre.

J'y apprend (page 82) que stimulée à l'extrême l'ouïe, tous les autres sens s'en trouvent anesthésiés, « le système nerveux répondant à cette irritation spécialisée par un engourdissement général ».

Ne devrais-je pas, mes acouphènes, les suspecter, pour avoir forcé comme ils l'ont fait, de me pourrir la vision et plus largement la perception de tout l'environnant ?

(Multiplication depuis quelques mois (?) des longs semi-remorques sur les routes de campagne.)

Je reprendrai le Masui^A laissé à Saint-Agrève (*De la vie intérieure*), mais jusqu'à présent il ne m'a pas fourni d'exemples d'expérience spirituelle négative.

Relu le passage des *Marginalia* de Poe à propos de cette « classe de fantaisies, d'une extrême délicatesse, qui ne sont *point* des pensées » et auxquelles il n'a, dit-il, pu « adapter le langage », *fancies* ou plutôt « ombres d'ombres [...] plutôt psychiques qu'intellectuelles », ou encore, comme il se propose plus loin de les appeler, « impressions psychiques ».

Plus loin encore un autre beau passage sur la ponctuation et l'usage des tirets comme moyen d'introduire dans une phrase « *une seconde pensée* – un *correctif* ».

Jusqu'à ces derniers temps je ne me serais pas dit *désabusé*, mais il me faut bien en convenir le mot s'impose maintenant comme le bon.

Longtemps j'ai entendu du terme le sens par extension (blasé, découragé, déçu, dégoûté) au détriment du premier, à mes yeux positif (détrompé, éclairé). (Comment le sens a-t-il pu ainsi glisser dans l'usage jusqu'à ôter tout attrait au désabusement, jusqu'à saper toute aspiration à être désabusé ?) C'est peut-être la raison pour laquelle il n'est pas entré dans mon lexique, m'est resté interdit pour me dire.

Je ne crois pas avoir jamais été particulièrement *abusé* au sens où j'aurais vécu dans l'illusion, et je crois même avoir moins cru que la plupart. Il n'en demeure pas moins que les derniers mois je le sens m'ont désabusé encore, de presque tout, ont détruit ce qu'il me restait d'intérêt pour les choses.

(*Abusés nous le sommes tôt et restons longtemps* dit le désabusé et aussi qu'*on met une vie à se désabuser*.)

- [...] !
- *Il faut te le traduire en FALC ?*
- *En quoi ?*

Ai appris qu'un éditeur propose des livres traduits du français en français
Facile À Lire et à Comprendre.

Kiléma éditions. Entendre *Qui lit mal* ? Non. Seulement un dérivé accentué
du swahili *Kilema* (difforme, incapacité, handicap).

(Renonce à créer un jeu de langage autour du FALC traduit en FALC.)

J'écrivais du DALC (mais pas du IALC) pensant écrire de l'ALCME.
(D et I sont FC, ME Moyennant un Effort.)

(DALC un genre ? Une catégorie plutôt.^A)

(Formes pures : DAL-DAC (= DALC) et FAL-FAC (= FALC)
Formes intermédiaires : FAL-DAC et DAL-FAC)

Le hasard du tri m'a apporté les 3 pages A4 de mon "Projet de recherche"
en DEA des Sciences du langage (sans date – ce devait être en 1986 ou 7)
intitulé *Ponctuation Poétique – Poétique de la ponctuation*.
Sur la dernière ligne de présentation : « Concept de traduction intralinguale. »

À droite : *Life and Death*, une lithographie ca. 1860 chez Currier & Ives,
New York.

Meilleur exemple d'« image à double lecture » que
My Wife and my Mother-in-Law, Puck (voir (*point*) p. 63)
même si nous ne sommes pas très ressemblants.

A. Héraclite dans cette ?

Dans un article sur les *Fragments* de ce dernier retrouvé dans mes archives,
Louis Seguin rapporte qu'Aristote râlait contre lui dans le Livre III de la
Rhétorique : « Alors que ce qui est écrit (*to gregrammenon*) doit être facile à lire
(*euanagnōston*) et à dire (*euphraston*), [ses phrases] sont particulièrement dures
à découper. Non pas [...] qu'elles manquassent de virgules [...] mais parce
que leur arrangement était peu clair : on ne savait pas toujours à quel mot se
rapportait tel autre. » Je ne retrouve pas exactement ça dans la traduction en
ligne de la *Rhétorique*...



PUBLISHED BY CURRIER & IVES

115 NASSAU ST. NEW YORK

LIFE AND DEATH.

Place the Print at a distance and see a Human Skull.

(Le soir du 2 décembre 2025, après lecture nocturne de quelques pages de *JCP* parfaites à mes yeux. Oui, on a bien lu : *parfaites* !)

Un *À feu bas* (2020-2025) de 640 pages
quand *Jusqu'au cerveau personnel* (2003-2013) n'en compte que 240 !
(Déjà *Appendices* (2013-2019) avec ses 310...)

Ratios respectifs :

Jusqu'au cerveau personnel $240/10 = 24$ pages / an

Appendices $310/6 = 51,66$ pages / an

À feu bas $640/5 = 128$ pages / an

Pour *Jusqu'au cerveau personnel* et *Appendices* le temps d'écriture indiqué est approximatif. Attendu que c'est le cas pour tous mes livres publiés, je rejette en note la liste complète des ratios, où figurent pour le calcul des demi-années.^A

Au rythme *JCP*, *À feu bas* aurait dû faire 120 pages et *App.* avant lui 144.

On aurait pu *s'attendre à, comprendre, espérer* (?)

une diminution, une contraction, une rétraction

mais *Jus de pierre* : mon cul ! – *Retraktionen* : mon cul ! – *Encore* :
oui, merci, on a compris ! – et faut-il mentionner (*point*) ?

A.

Nouure + Copeaux (1984-1989) = 354 pages • $354/5,5 = 64$ pages / an

Tas II (1989-1992) = 170 p. • $170/3,5 = 48$ pages / an

Tas III (1992-1995) = 139 p. • $139/3,5 = 40$ pages / an

Tas IV (1996-1997) = 222 p. • $222/1,5 = 148$ pages / an

Tas V (1997-1998) = 97 p. • $97/1,5 = 65$ pages / an

Tas VI (1998-1999) = 72 p. • $72/1,5 = 48$ pages / an

Fantaisies (1999-2002) = 276 p. • $276/3,5 = 79$ pages / an

Jusqu'au cerveau personnel (2003-2013) = 240 p. • $240/9,5 = 25$ pages / an

Appendices (2013-2019) = 310 p. • $310/6 = 52$ pages / an

À feu bas (2020-2025) = 640 p. • $640/5 = 128$ pages / an

Malgré la grossièreté du calcul, s'imposent significativement les **valeurs extrêmes**.

Une amplification démesurée donc !
Que s'est-il passé ?

I

En juillet 2022, départ à la retraite. Une disponibilité accrue transparaît dans les chiffres :

20* (2020) = 84 pages ; *Jus de pierre* (2021) = 68 ; *Plus avant* (2022) = 90
puis

Retractationes (2023) = 134 pages ; *Encore* (2024) = 106 ; (*point*) (2025) = 150.

II

Différence entre un livre publié et un livre dans-le-tiroir.

À feu bas serait-il en librairie qu'assurément il serait moins épais ;
j'aurais amendé.

(Aucun éditeur ne m'a jamais demandé de raccourcir.

C'est moi qui ai décidé de charcuter *Nouure*.)

III

L'âge avançant fournit des sujets "gourmands" en signes.

Mais : toutes les époques de la vie en fournissent de même :
le fils qui naît, sa maturation, les décès, les premières publications,
les expériences, amitiés, lectures...

IV

Pourrait expliquer un peu que *Jusqu'au cerveau personnel* soit resté assez maigre l'écriture de certains articles dans la même période (pour *Montagne au Carré* – Éric Bourret (2004), *Matière à doute* – Philippe Droguet (2006), *Philippe Jaquin-Ravot* – *De l'usage des images* (2007), *Michel Deux, et certains oiseaux meurent en vol* (2011), surtout les notices pour *Le monde sur une feuille* (2012-2013)).

De fait, pendant la période *À feu bas*, il y en eut beaucoup moins et il s'agissait de prélèvements dans le travail en cours (les articles pour Poezibao et TK-21, la réalisation de *Quand allongé*)

+ l'édition de [*Méthode Léonard*] - Paul Valéry.

Peu d'« à-côtés » pendant la période *Fantaisies* (*Cahiers du Refuge* 94 ; Éric Arbez – *Dessins* ; CCP n°4 spécial R. Lewinter).

V

Ce fut peut-être une spécificité de *Jusqu'au cerveau personnel* d'avoir été court. (Voir page 10^A)

Le texte de présentation rédigé pour l'éditeur pointait un « détachement progressif des mots », une écriture poussée « à son épuisement », « l'inutilité d'écrire », « la couleur sombre de la renonciation ».

Au point qu'après *JCP* l'idée de publier m'était sortie de la tête. Dès lors, pour ce qui vint à s'écrire, s'exerça un contrôle moindre : tout pouvait venir – et la matière en profita.

Une proposition m'était venue pourtant, de Bruxelles – ce fut l'élaboration d'*Appendice(s)*. Le projet porté par Vies Parallèles hélas capota et je fis à la place une version auto-éditée de grand format à 40 exemplaires.

Après quoi l'année 20 arriva, avec le Covid la création d'un site Internet, avec celle-là la décision de ne plus démarcher pour fourguer ma camelote.

(Confesse ici avoir néanmoins proposé, ne sais plus bien quand, *Appendices* version-livre à Nous, à Héros-Limite, à Éric Pesty éditeurs, à l'Extrême Contemporain (pas de retour) et à Al Dante (pas de retour)).

Puis ce fut ASSEZ ! – et la matière en profita pour s'expanser...

(Lis belle traduction d'*Os cus de Judas*^B – même si le traducteur se prend parfois les pieds de la tête dans les pullulantes images/métaphores/références emboîtées des longues et sinueuses phrases-lianes – au point d'en rater la ponctuation...)

« *Personne n'écrit comme moi, même pas moi* », ce que Lobo Antunes dit, selon son actuel traducteur, « parfois ».

A. Abondent dans le Journal d'Amiel les exemples du débile décompte qui figure en page 10...

B. Antonio Lobo Antunes, *Le Cul de Judas*, trad. Pierre Léglise-Costa, 1997, éditions Métailié.

Il n'y a que moi pour savoir comment je vais.
(J'accepte en revanche qu'on me dise paraître aller mieux ou moins bien.)

[...] d'aller aux ronces
– pour râler contre les épines qui entrent et restent dans le cuir des gants,
me délaçant les grolles, s'accrochent à ma veste quand je lance au loin
tout près...

... et puis celle-là encore, laisse du tsunami Fête des lumières,
qui photographie l'escalier minable.
(Retour en ville.)

J'aime me lire (je n'écirais pas sinon)
parce que j'aime me chercher dans ce qui est écrit et retrouver dans les traces
de qui j'étais un peu de qui je suis – parce qu'en cela que je cherche qui j'étais
je me retrouve un peu.

Problème avec les chiffres :

- ce sont 9 côtes et non pas 7 que Sophie se serait brisée en 2020 en tombant
de cheval (voir p. 44 de 20*)

- cette nuit que je lisais (mitigé) quelques pages de *Fantaisies*, j'ai eu beau
compter et recompter, je n'ai pas compris le « 22 lignes *trois fois supra* » à la
page 75.

Vérification faite ce 12 : une erreur passée inaperçue.

Sur le fichier transmis, le texte d'incipit « *Je peux bien me lire et relire* »
de la page 74 s'étirait bel et bien sur 22 lignes. Quelque graphiste suisse
a donc tassé à mon insu, et aucun lecteur ne me l'a signalé.

« [...] (*écrire construit, écrire est la pierre, tout à la fois, le mortier et le maçon ; des notes ne sont qu'un peu de pensée transcrite*) [...] »

Je ne suis pas aussi tranché que vous DM : il y a de la construction dans la transcription.

Adeptes du Tangping^A.

(Creuser la notion de <rêve gommant>.)

À propos encore de *Fantaisies*.

Mitigé me disais-je plus haut – comprenons *embarrassé* :

je ne comprends pas partout, ne me comprends pas tout le temps.

Ou bien j'étais cinglé (et le suis tellement moins aujourd'hui que cela me saisis), ou bien je suis devenu bête (les deux ne s'excluant pas).

5 remarques :

– Dingue, il n'y a pas de raison que je le sois moins qu'il y a 25 ans ou plus du tout.

– Que je le sois ou non n'empêche en rien que je sois *aussi* devenu bête.

– Dans les pages même de *Fantaisies* n'ai-je pas écrit : « *Chtarbé le suis le sais. / Mais le truc c'est ça : je me laisse l'être.* »

– Plaide pour non-givré-alors-et-diminué-aujourd'hui que le texte ait eu des éditeurs (la revue *Hiems (Matière-carton)*, *Héros-Limite* (tout)) et des lecteurs.

– Sans doute n'ai-je jamais su m'exprimer clairement, utiliser le langage en sorte d'être compris – sans doute n'ai-je jamais aspiré à une compréhension intégrale...

A. *Tangping* = « s'allonger à plat ». La culture ou attitude *Tangping* est celle d'une jeunesse dite « à faible désir », dite « génération de l'effondrement ». En mai 2021, un article publié par l'agence de presse gouvernementale Xinhua critiqua le mouvement *Tangping* et le qualifia de « soupe de poulet empoisonnée ».

« *Qui se fouille se profonde.* » André Bernold

Sommes allés à Besançon le visiter l'ami Dédé, et la ville dans la foulée.
Un très beau MBAA, des autochtones sympathiques – et là-bas un homme dans une détresse corporelle trempée mais surmontée, un grand type – qui sera heureux je sais s'il lit un jour ces lignes, autant qu'il l'aura été en louant une fois de plus mon travail, en m'honorant du titre d'écrivain.

Pris l'un pour l'autre

(lui pour moi ou moi pour lui (lui le sait))

amitié longue s'ensuivit.

A

Brouillon d'un court mot à AB au sujet de ses billets sur son blog Médiapart dans le carnet Handicap International que je jette ce 18/12 :

« Il m'en coûte de l'avouer mais te lisant je me sens complètement largué.

Cette érudition, ces notions avec lesquelles tu jongles provoquent en moi une sorte d'incompréhension admirative et inquiète.

J'ai lu les commentaires : tu n'es pas seul dans le bateau... Il me semble quant à moi en être descendu – à moins que je n'aie jamais été sur celui-là mais dans une chaloupe monoplace sur la même eau... »

Pour avoir vu, dans « Intituler *le cahier bleu* » (enfin du bon dans *Fantaisies* !), qualifié de « fadasse » *L'Éducation du stoïcien* du semi-hétéronyme Baron de Teige, j'ai ressorti le volume. Bien d'accord avec moi-même.

(J'ai rangé le livre près du *Livre(s) de l'inquiétude*, soit l'édition Christian Bourgois de 2018 de l'immense *Livro(s) do Desassossego*.

Ne me souviens pas si c'est la meilleure des trois que je possède, et à mon grand déplaisir ne retrouve pas dans mon <Tout> les lignes que je suis pourtant certain d'avoir écrites sur les nombreuses versions existantes, lesquelles m'auraient aidé à savoir laquelle relire.)

Il s'agissait de trois poubelles de rue sans particularité (localisation et aspect indifférents) si ce n'est qu'elles étaient chacune dépositaire d'un écrit de même nature (disons une lettre) mais ces trois différents, différemment incomplets ou inachevés, trois lettres ayant comme très remarquable particularité qu'elles manifestaient leur différence, l'*émettaient* en quelque sorte, à la manière chimique d'insectes pourvus d'intentionnalité, sans que je sache dire si c'était entre elles qu'elles communiquaient, se communiquaient leurs différences, ou si comptait dans leurs échanges le rêveur que j'étais...

La situation abstraite ne dura pas : tout se volatilisa d'un coup, une fois lesdites lettres certaines, ai-je cru sentir, de m'avoir édifié sur la nature des songes.

26 décembre. À Dijon, AB sur un billard.

Ici à Saint-Agrève, le bout d'un index-de-la-main-droite noircit bizarrement.

Reçu en cadeau hier, *Cantique du chaos*.

N'en lirai pas davantage que les minables 40 premières pages.

Quel livre au lit ce soir ?

Pas le Pessoa mentionné *supra* (lu trois fois déjà, je crois qu'il m'a tout donné de lui). Peut-être *La lie de la terre* de Koestler, peut-être un autre du même.

Peut-être mon *Fantaisies*...

L'énergie me manque de m'intéresser, même à mes propres choses.

(DEV sur le vocable *intérêt* et ses très nombreuses harmoniques sémantiques.)

(Me lancer dans un opuscule titré *À DEV*?)

Se raccrocher à / s'appuyer sur a-t-elle dit

– et j'étais bien d'accord

mais le solide manque.

Je croyais avoir noté quelque part que De Kooning se signalait certaines de ses œuvres comme *Non à détruire* – mais non : j’ai confondu dans mon souvenir avec la mention *Catégorie à part* que Paul Klee réservait à ses œuvres les plus réussies à ses yeux.

Ce que je déteste, je le déteste plus qu’avant je ne détestais le détesté, et ce que j’apprécie, je l’apprécie moins qu’avant je n’appréciais l’apprécié...

- Une sorte de rémanence : avoir fait n’efface pas l’à-faire.
(Ranger tel objet etc.)
- Crises de grattage.
- Somnolence post-brandiale accusée.
- Coup de chaud le matin après Modopar + café/clope
(Pour le neurologue, qui ne lira pas)

Le 27 décembre j’ai perdu du temps à réfléchir sur une question dont je ne me suis pas souvenu sur le coup que je l’avais abordée et réglée déjà dans (*point*) aux pages 67 et 69.

Vais-je en perdre encore ce 29 à décrire l’affaire au prétexte que mon oubli d’avant-hier indique que la solution apportée au problème ne l’a pas liquidé ? Non : j’expédie en Annexe I et dans le désordre où ils sont les textes du 27.

– *Comment, alors que c’est l’hiver et que l’arrivée du froid était prévue, ai-je pu omettre de vidanger ?*

Je le sais : distraction neurologique.

– *T’inquiètes pas...*

– *Ah bon ? S’inquiéter des tuyaux ne les réchauffe pas ?*

– *Tu nous l’aurais pas déjà fait, le coup de la magie ?*

– *Euhh... Bien vu Lisard !^A*

A. Page 62 de *Jus de pierre*, page 5 de *Plus avant*.

« *L'audace la plus belle est celle de la fin de la vie. Je l'admire dans Joyce comme je l'admirais dans Mallarmé, dans Beethoven et dans quelques très rares artistes, dont l'œuvre s'achève en falaise et qui présentent au futur la plus abrupte face de leur génie, sans plus laisser connaître l'insensible pente par où ils ont atteint cette déconcertante altitude.* » André Gide.

Que mon œuvre ne s'achève pas « en falaise », que je ne présente pas « au futur la plus abrupte face de [mon] génie », ça c'est sûr !
Je finis lourd et mou, radotant, « *voilà ce que je pense* » (Destouches)
– mais ce bord de boutasse qui pue l'algue pourrissante au moins
ne le présenterai-je pas au futur^A...

(Relecture continuée de *Fantaisies*)

Alors qu'il était très important qu'il n'y eut pas de coquilles
de sorte que les anomalies soient à comprendre comme délibérées,
de vraies accidentelles j'en vois.

Un doute subsiste toutefois sur l'*enquiquiquine* de la page 223.

(Quoi qu'il en soit, en page 109 de *Retractationes*, je n'ai pas écrit *Gagagarine*.)

Ai dû interrompre hier *Thoughts* de Bill Dixon^B,
et nombre d'autres œuvres musicales appréciées avant-hier^C
me sont devenues pénibles^D.
Je me perds par morceaux – pas seulement de musique^E...

A. Si ce qu'on présente au futur est l'ultime ouvrage que l'on a publié, alors c'est *Jusqu'au cerveau personnel* dans mon cas, et je n'ai pas à en rougir.

B. En 2009, j'avais fait mention de son décès, un signe de l'intérêt que je lui portais.

C. Quand j'ai édité *Aimer hier* de Günter Anders, chez Fage éditions, pourquoi n'ai-je pas opté pour *Aimer avant-hier*, comme l'auteur suggérerait en 1986 qu'on le puisse faire dans le cas d'une réédition ?

D. Pas de liste ici car elle serait longue et sans intérêt, et pourrait en outre comporter des erreurs : ainsi, la *Sonate n°10* de Scelsi suspendue avant *Thoughts*, je ne suis pas certain de l'avoir jamais aimée, contrairement à la 9.

E. Morceaux de corps, de nature, de peinture, de littérature, de philosophie...

Le PG des années *Fantaisies* n'imaginait pas qu'il préparait à lire à celui des années (*point*) et lui indiquait en outre des lectures à reprendre : Hans Henny Jahnn, Hans Erich Nossack, etc.
Hélas *Die Tagebücher 1943-1977* du second n'a toujours pas été traduit en français 25 ans plus tard.^A

Quel monde que celui où l'on est à la merci
de voir la tronche papier ou viande de Super Mario !

J'ai beau m'être exercé ma vie durant à dire ce que je ressentais et comment, ou comment je pensais et quoi, et avoir fait de cet exercice continué un quasi art dans lequel je connus finalement quelques succès, pas capable en ce début 26 d'exprimer comment ça ressent et pense en moi.

Plus symptomatique que les faits bruts,
l'interprétation de ceux-ci *comme* symptômes.

Exemple :

Que sont donc ces petites protubérances rouges sur mes jambes qui me chatouillent légèrement quand je me tiens, allongé, aux portes du sommeil ? J'envoie mon ongle les faire saigner, et elles réagissent toutes identiquement à ce geste, soit en se signalant comme le siège d'une même sensation, ainsi que les piqûres d'un moustique ou d'une tique le font, désignant alors, les unes et les autres spécifiquement, une commune cause.

A. Le hasard m'a jeté sous les yeux cette note de la page 263 de *Fantaisies* :
« Si dans vingt ans j'écris encore ainsi, ne me réveillez pas, il y aura beau temps que ce ne sera plus pour me relire. » Je ne vois pas bien ce que je voulais dire.

Suggérer à l'orthophoniste que je lise fort au moins une fois *Tentative (M)orale* en place des listes débiles que le protocole *LSVT loud* propose.
Je m'arrangerais avec moi-même de la contradiction en faisant valoir qu'il n'y aura jamais que deux auditeurs.
(Donc songer à prendre avec moi pour un prochain rendez-vous
*Sous un nœud de paroles et de choses**)

(Le lendemain. Essai à la maison peu concluant car je lis des phrases, non des mots, lesquelles phrases m'amènent à lire à volume variable, alors que la constance précisément est recherchée.)

Le « problème avec les chiffres » évoqué page 13 comptera hélas un nouvel exemple.
Dans *Fantaisies*, deux fois la même énorme bourde, aux pages 258 et 265 : 93 au lieu de 193.
(Dans *Tas V*, le renvoi à *Frêle bruit* était correct.)

Les séances d'orthophonie me sensibilisent à un trait qui m'est propre et me paraît susceptible d'en saper le succès : certaines de mes paroles n'ont pas vocation à être entendues comme si je voulais par leur moyen communiquer quelque chose à quelqu'un.

Mon peu d'envie de parler est moins brusqué si c'est tout bas que je le fais.

On dit *parler tout seul* et tout le monde comprend.
On ne dit pas *écrire tout seul*.
Sans doute n'y a-t-il pas là d'anomalie.

Pourquoi écrire à un professeur d'université (Nathalie Barberger) pour lui proposer de lire ma prose, pourquoi maintenant ?
Dois-je comprendre que j'aspire à une « reconnaissance académique », qu'il me plairait qu'un étudiant se penche sur mon cas sous la direction d'un Maître aussi talentueux que ma destinataire ?

Sens venir/monter/mûrir/poindre en moi (mais d'où en moi et à quelle vitesse) des phrases qui peut-être passeront pour des pensées, y ressembleront, simuleront en être etc.
DEV

« *Un titre, dit Clare, doit exprimer la tonalité d'un livre, non son sujet.* »^A
N'est-ce pas aussi le cas du visuel-de-couverture ?

Que deviendra l'« œuf cosmique » qui longtemps observa SB depuis son bureau et que détient aujourd'hui l'ami qui le lui offrit ?
(Ne pas trop s'interroger : il survivra aux hommes qu'il aura accompagné un temps.)

Surprise de ce 13 : reçois le SMS d'un lecteur désireux de me rencontrer...
Danseur et poète de 23 ans semble-t-il. Café ensemble demain.
N'ai-je pas invoqué un sang jeune pas plus loin qu'en haut de cette page ?

« (*l'envie difficile à rassasier de chocolat noir [...]*) » ai-je écrit en juin 25.
J'apprends en ce début 26 qu'il serait bourré de cadmium...
(Je dirai désormais *un carreau de cadmium.*)

J'ai toujours pensé, ce qui explique en partie le tour qu'a pris, tôt, ma production écrite, que le lecteur doit travailler à comprendre, et que des convaincus de cela comme moi et que cela passionne, même si ce travail bute, il en existe.

Baptiste, ce jeune qui lit partout *Tas IV* et n'a pas hésité à entrer en contact avec son auteur, est de ceux-là.^A

Quant à moi, ayant rouvert ce livre (comme j'ai l'habitude de le faire avec n'importe lequel chaque fois que je sais un autre au même moment le lire) en croyant avoir assez travaillé pour que la compréhension en soit en quelque sorte acquise, eh bien mes yeux sur lui voient un mur, percé de quelques fenêtres que j'avais dû laisser pour les fainéants – et le moi d'aujourd'hui... Ou serais-je simplement devenu *normal* ?

En page 227 de *Plus avant* je me plaignais qu'on ne puisse lire en traduction française le dernier livre d'Esterházy, paru quelques mois avant sa mort d'un cancer du pancréas : *Hasnyálmirigynapló*.

Lacune réparée par Gallimard en 25.

Je lis donc ce *Journal intime du pancréas* (*intime* ajouté dans le titre français). Assez rassurant que ce livre ait les défauts qu'il a, proches de ceux que je repère dans mon travail actuel. La même inquiétude, la même continue auto-observation suspicieuse, la même quête « derrière tout chose » de la maladie...

(Toutefois, la fâcheuse idée de féminiser le mal et de lui attribuer outre des petits noms (*Petite Fée*, *Petite Pancréas*, *Pancrilla*, *Bichette*, *demoiselle*, *chérie* etc. – comme d'autres écrivains malades l'ont fait) des qualités ou intentions érotiques, ce travers de mâle m'est épargné.)

(Quand on retient un cri où va l'énergie qui ainsi s'évacuait ?)

A. Si nous devons ne pas nous revoir B et moi, il aura été une sorte d'ange venu souffler à mes doutes que *non, je n'ai pas travaillé en vain*.

Je préférerais toutefois qu'il soit un ami.

Pris cette après-midi de *somnolescence*.

(Content de ma trouvaille – mais le hapax existait !

Une erreur sous la plume de Balzac ?)

MdP

« Les premiers symptômes apparaissent lorsqu'environ la moitié des neurones à dopamine a été détruite.

Entre 5 à 10 ans avant les premiers symptômes quelques signes avant-coureurs possibles comme une plus grande fatigabilité ou une difficulté de concentration. Dans cette phase préclinique le cerveau compense grâce à sa plasticité. »

- Entre les premiers symptômes (2018 à peu près) et le diagnostic 6 ans plus tard, combien d'autres « neurones à dopamine » sont morts ?
 - Combien m'en reste-t-il ?
 - Que donne à voir l'imagerie TEP-TDM à la 18F DOPA : les neurones morts ?
 - Se peut-il que j'ai perçu la destruction dès qu'elle commença ?
- Les symptômes étant apparus en 2018, 5 ou 10 ans avant ça reporte à 2008.
Chercher des traces dans *Jusqu'au cerveau personnel*.

Hasnyálmirigynapló ne me plaît guère mais
j'en achèverai la lecture pour éprouver à fond
Je ne suis pas le seul à.

...et on croit la maladie certaine épargner au corps d'autres...

Dans *Hasnyálmirigynapló* :

« ([...] *Micu me le demande en vain, je n'arrive pas à m'extirper les mots. Pire : je crois surtout que c'est mon sine qua non*^A. *C'est à cause de cela que je suis moi. Est-ce vrai ?*) [...] » 25 juillet 2015

« [...] *c'est à l'écriture que je pense bien sûr. À si ma vie peut faire quelque chose avec ce qui m'arrive actuellement. Et moi je pense que si mon écriture le peut, alors ma vie aussi l'a pu. — Je ne fais que tourner en rond.* » 26 juillet 2015

En tant que lecteur uniquement, n'aurais-je pas été rebuté par mon *Tas IV*?

Depuis hier soir le « *mur* » du 16

qui amena le 18 la cellule *supra*

et le 19 cette désespérante phrase :

*Erreur peut-être de relire de l'ancien en ce moment où mes goûts,
comme je m'en aperçois chaque jour, se corrompent, et pas seulement sous
l'effet d'une lucidité accrue par la maladie ou l'âge.*

étrangement n'est plus

ou pour le dire autrement : la fenêtre a pris tout le mur.

(Il se serait donc encore une fois vérifié qu'il faut être dedans longtemps.

Alors, comme il se produit en milieu étranger, des connexions se font entre les mots, du sens prend etc.)

L'inexprimable ne résulte pas d'une difficulté à exprimer mais à sentir.

C'est faute de ressentir précisément que l'expression échoue.

A. Me rappelle dans mon *Tas II* :

« *Sine-qua-non*

comme la canne zéniste

l'être-vital bernhardien

: petit nom de mes ciels,

augmentatif d'air. »

... mais le mur
bat, ne cesse de disparaître et revenir.

En 2001, au ciPm, j'avais lu cet extrait de *Fantaisies* :
« *J'ai cette idée qu'il faut avoir tout lu pour comprendre un morceau.* »^A
À croire que je n'ai pas tout lu (– et plutôt cinq fois qu'une)...

- Est-ce une bonne idée d'utiliser ton *Tas IV* comme test cognitif ?
- Ce n'est pas un choix.

... comme si le rêve dont on ne se souvient pas ou mal, s'était fait seul en nous, et qu'il fallait en conséquence revoir la grammaire.
J'ai rêvé, mon rêve : formes impropres.

Morose samedi 24 janvier.
Ce que j'écirai bientôt ne fera pas plaisir, à personne.
Est-ce pour ça que mon cerveau tarde ?

On entend maintenant parler de sanglier *retiré*, chevreuil *prélevé*.
Honte !!
Je gage que ce seront bientôt, aux « Actualités », pas seulement des individus mais des populations entières que l'on dira *retirées* ou *prélevées*.
(*Neutraliser* a déjà préparé le terrain.)

A. Propulsion dans le champ pictural.
Ce cm² de la toile, touche maigre, que lui trouverait l'œil s'il était isolé ?

Après les pages 13 et 20, nouveau « problème avec les chiffres » :
que peut bien signifier 36 dans *À décanter n°36* dans *Tas IV*?

Un lien avec l'une ou l'autre de ces expressions ?

Voir trente-six chandelles.

Tous les trente-six du mois.

Il n'y a pas trente-six solutions.

Faire trente-six choses à la fois.

Être au trente-sixième dessous.

Simplement la signification *beaucoup* ?^A

(Trop haut derrière le plafond le Cahier original pour l'aller chercher...) ^A

L'idée se pointe

des années plus tard

de quelque malentendu, à savoir : avoir publié comme littérature
au prétexte que les mots et les blancs en étaient les matériaux
l'enregistrement d'une activité cérébrale.

Plutôt que *lignes* dire *rangs*

de mailles tantôt différentes tantôt identiques – d'où motifs

?

Bien pauvres mes *ghiribizzi*.^B

(Pour preuve ce *ghiribizzo* :

Psychieplusbradyquetachy.)

A. On se rappelle que 3 voire 4 suffisait pour ça au Moyen-âge.

Coïncidence : ce jour m'a donné 107 (dans l'expression 107 ans).

Ajout du 7 février. Ça y est, trouvé ! Dans un vieux courrier. Il ne s'agissait pas
de quelque 36^e sous-tas : au moment de l'écriture j'avais... 36 ans.

B. Le mot *ghiribizzi* est un terme italien (au singulier *ghiribizzo*) qui désigne
un caprice, un désir soudain, une fantaisie ou une lubie passagère. Il peut
aussi évoquer un écart d'humeur, une idée bizarre ou une chose insignifiante.

« Ainsi, il me semble que j'ai toujours su quelque chose et que pourtant il n'y a aucun sens à le dire, à prononcer cette vérité. »

Ludwig Wittgenstein, *De la Certitude*, § 466

(Soufflé par André Bernold)

Mes problèmes de mémoire au quotidien (des noms qui m'échappent : ceux du salon où je vais depuis 4 ans et du type qui m'y coiffe, celui du document bancaire où figure l'IBAN, le mot *planche-à-découper* – ces conneries-là) ne me paraissent pas sans rapport avec mon incapacité à me remémorer mes rêves, laquelle me navre. L'obstruction est du même type.

Lu sur le Net (et collé ici pour y réfléchir, malgré mes préventions de toujours contre la psychanalyse) :

« La dépression traduit avant tout une perte d'un objet inconscient et difficilement déterminé auquel le sujet reste psychiquement attaché. Il faut comprendre que cette perte ne s'articulant pas consciemment à l'objet, ne trouve aucune fonction anaclitique, aucune métabolisation vers l'étayage. Par conséquent, la perte inconnue d'un objet inconscient se traduit directement chez le sujet par la perte de lui-même. Freud nous a laissé une phrase célèbre pour qualifier la dépression : "l'ombre de l'objet est tombée sur le moi". Cette ombre, la perte du sujet, implique le patient dans sa propre "déstructuration progressive" qui le pousse paradoxalement à parler constamment de lui-même à travers le récit de ses difficultés. Le sujet tente d'exister à travers sa propre dislocation et il le fait "au ralenti", "bradypsychiquement", par le fait que le moi se perd de lui-même, devient le foyer d'une culpabilité et d'une mésestime permanente. »
(Support de cours de l'Université Médicale Virtuelle Francophone, 2008-2009)

Dit déjà : à ce qui le devrait, je ne laisse plus le temps de décanter.
Je “saisis” sans tarder, et raye au fur et à mesure les notes manuscrites.
Tapés, les mots résistent à la modification comme des insectes pris dans une résine.

(Cellule suspecte :

- a. Ce n’est pas sur le papier du cahier que *ça décantait* mais après, une fois le texte “mis au propre”.
- b. La modification s’effectue au contraire plus facilement sur le *tapé*.
- c. La durée de la décantation n’a pas varié ; je ne saurai que plus tard ce qui a tenu.)

Sur la voie ferrée mais sur un rouleau de mousse et son oreiller sous la tête.

Une belle minute de cinéma : par d’infimes mouvements un visage féminin aux yeux clos désigne à une bouche les endroits où il attend d’elle qu’elle dépose un baiser.
M’inspira un rêve suave^A dans la nuit.

« [...] j’écris au mot le mot [...] »^B
Amiel, 8 avril 1854

En fin de rêve ce matin : *Quand c’est-y qu’on redécore à papa.*

A. Étrange que ce mot *suave* je ne l’ai pas utilisé depuis... : février 1986 !

B. Recherche *Au mot le mot*. Résultat Google : « *AU MOT LE MOT a écrit une pièce de théâtre en prose “Putain de ballon à deux bouts” et une pièce de théâtre en alexandrins “La revanche de la béchigue”.* » (Page Facebook)
J’ai goûté ce titre, “*Putain de ballon à deux bouts*”, jusqu’à ce que *béchigue* me fasse comprendre qu’il s’agissait d’un ballon de *rugby*.

Ne chercherai pas qui est derrière *AU MOT LE MOT*.

(Esterházy suite. Cette fois, après *Revu et corrigé* abandonné en route, *Pas question d'art* et celui-là je le finirai. Des mystères ne s'éclairent pas, les temps ne concordent pas toujours, une nouvelle fois la ponctuation pêche, je ne m'intéresse guère au football – mais des pages entières d'un haut niveau et un ton et des jongleries d'une extrême singularité^A. Attention à l'influence.)

« Aurai-je jamais le temps de relire ces quinze mille pages et d'en tirer quelque utilité scientifique ? Douteux. Elles m'auront du moins servi à vivre, comme toutes les autres habitudes hygiéniques, la friction, le lavage, le dormir, l'alimentation, la promenade, etc. La principale utilité du *Journal intime* est de rétablir l'intégrité de l'esprit et l'équilibre de conscience, c'est-à-dire la santé intérieure. Si, en outre, il est instructif ou récréatif, c'est bien, mais surrogatoire. S'il aiguise l'esprit d'analyse, s'il entretient l'art de s'exprimer, tant mieux, mais il pourrait se passer de ces avantages. S'il sert de *mémoire biographique*, ceci encore est accessoire. »

Amiel, 23 mars 1877

Non, je ne suis pas l'Amiel des Pentes – c'est seulement maintenant que je commence à lui ressembler, lui que j'ai tôt lu et régulièrement cité^B.

L'extinction des *neurones-dopaminergiques-de-la-substance-noire* (comme on les appelle) affecte-t-elle la population des *neurones-du-goût* (comme on ne les appelle pas) ?

Depuis la page 18, de nombreux nouveaux exemples se sont présentés de musiques devenues inécoutables. Préciser *neurones-du-goût-musical* ?

A. Une écriture non pas « thomas-berhardienne » comme écrit dans le texte de quatrième* mais éminemment « esterházyenne ».

* Ils n'ont donc jamais lu Bernhard chez Gallimard ? – Ou ils se sont mélangé les pinceaux avec l'autre grand Hongrois Kertész (Krasznahorkai leur ayant finalement échappé) ? – Et ça lui aura fait plaisir à PE de lire ça ? – Qu'ils lisent donc avant réédition post-Nobel (qui n'aura pas lieu) le sublime ultime chapitre 12 ! – « Thomas-berhardien », je t'en foutrais !!

B. 12 fois depuis *Tas IV*.

Les deux cabanes en résine jaune renversées l'une sur l'autre toit contre toit aperçues tout à l'heure en bord de voie rapide m'ont arraché (sans forcer) ceci : deux c'est deux fois pire.^A

On m'aurait annoncé ce matin du mardi 3 février le décès de ma mère, je n'aurais pas été surpris.

La nuit dernière autour de minuit, un pressentiment funeste m'a imposé pour aujourd'hui cette phrase et l'évocation des faits ayant préparé sans doute la poignante mais infondée certitude.

- Le 2, ses derniers mots (donnés ici en vrac, mais pas certain d'un autre ordre suis) lors de notre entretien téléphonique quotidien sonnèrent nouveaux et étranges : ...*je vais me mettre en boule...au fond de...comme une araignée...me protéger...*
- Elle qui aura 95 ans dans moins de 6 mois a depuis quelques jours la grippe.
- Dans la nuit du 31, mon rêve l'a allongée habillée dans un bassin d'eau froide, à peut-être 40 cm sous la surface et ne manifestant aucun souhait d'en sortir.
- Je lis ces jours-ci *Pas question d'art*, l'ouvrage tout en méandres et tourbillons^B que Peter Esterházy consacra, entre autres marquantes figures, à sa mère.
- Une amie à la maison le 1^{er} nous a dit un peu qui était la « Maman » qu'elle vient de perdre (plantant en moi cette interrogation : « que serais-je donc capable de dire de la vie et de la personne de ma mère l'occasion se présentant du dernier hommage^C ? »).

Me considérerait-on poète, ferais valoir que j'ai écrit des poèmes quand le sens (?) nécessitait cette sorte supplémentaire de ponctuation qu'est *le blanc-de-ligne*.

A. Rentré chez moi petite enquête : la chose se nomme *Autour d'un abri jaune*, le sculpteur Étienne Bossut. J'apprends qu'avant d'être retirée et déplacée où je l'ai vue elle trônait au centre d'un rond-point élu grâce à elle, par un animateur de RMC après consultation d'auditeurs, le « plus laid de l'Hexagone ». Je n'aime pas partager mes détestations avec des détestés.

B. Toi qui a lu, tu préféreras peut-être plutôt *tout en passes, dribbles, tacles, amortis, petit-ponts...*

C. Où ? N'ai-je pas dit que je ne mettrai plus les pieds dans une église pour une cérémonie ?

Entreprenant de noter des choses en vue dudit « dernier hommage », il se confirme à moi qu'existent de larges zones d'ombre dans ma représentation de l'histoire familiale de ma mère, ce que je savais déjà bien sûr faute d'avoir jamais, par désintérêt, véritablement songé et travaillé à les éclaircir. Je me suis ma vie durant contenté du minimum – et il est désormais trop tard pour les questions, entendons pour des réponses. (C'est presque vrai seulement – on travaillera plus tard à combler les trous qui peuvent l'être.)

Elle patine un peu dis-je fréquemment quand je parle d'elle.
Ce n'est pas *débloque* qui me vient – je le garde pour mon propre compte.

Un Je surgi par précaution, non par égotisme.
Parole d'un historien analysant le sien.
Puis-je dire la même chose du mien ?

Il y a de cela deux heures, alors que je refermais *Tas IV* effaré par les obstacles qu'il dresse à sa pénétration et allais m'engager dans un roupillon d'après-midi comme toujours d'une profondeur presque inquiétante (aucun mouvement du corps, pompe à air dont on se demande si elle fonctionne, déglutition laborieuse...), je me suis entendu (quel verbe ?) regretter que mes livres n'aient pas été publiés dans l'ordre où ils se sont (ou ont été écrits) – une idiotie logique, car ils auraient été bien différents, à supposer encore qu'ils aient été. Réveillé, je comprends que ce que j'ai pensé c'est que depuis qu'ils sont tous là il vaut mieux lire dans l'ordre chronologique d'écriture, et ceci précisément parce que les publications successives ne l'ont pas respecté^A.

(Accompagne tous ces jours mon insatisfaction/inquiétude à lire *Tas IV* le sentiment que manque ce qui précédait, le même sans doute qu'éprouva le lecteur. Mes courriers de l'époque ne l'anticipaient-ils pas ?^B)

A. Combien de personnes ont-elles tout relu ainsi après les parutions de 2015 ?
Bien peu je gage.
B. Voir Annexe II.

– Un boulanger tue sa femme. Tous les individus qui lui ont acheté du pain au fil du temps sont-ils complices ?
– Oui s'ils ont chaque fois aperçu de nouveaux bleus sur la boulangère.
(Ce que me donnent à penser les polémiques qui suivent la publication des *Epstein Files*)

Étrangement, hier soir, j'ai su à nouveau me lire.
Non moins étrange me paraît de dire ainsi l'heureuse réconciliation,
mais, oui, il compte bien des degrés le *savoir lire*.
(Préciser ce que j'entends par *savoir me lire*, je ne le ferai pas : c'est assez dit *dans* ce que je lis.)

Hop hop petite recherche :

« Je dois avouer, ou plus exactement, car je ne vois guère d'oreilles alentour, et quand bien même je ne suis pas certain non plus d'en avoir encore moi-même pour l'usage de m'écouter, m'avouer, que la densité de certaines pages de *JCP* me fait peur.

Comment pouvais-je être si concentré ?

Mais ce n'est pas tant celui que j'étais qui m'inquiète que celui que je suis maintenant – et non pour la raison que je dois m'y reprendre à plusieurs fois pour rentrer chez moi et suis tout près de faire une correction à lecture x4 que lecture x5 révèle fautive... (le temps pour comprendre n'est pas compressible), mais parce que le goût m'a passé de. »

Appendice 25

Le désintérêt patent de G pour ce que je fais assis au bureau face à l'écran chaque jour s'apparente à un *regarder ailleurs* établissant le caractère coupable de mon activité scripturaire.

(Mais je noircis un peu le tableau. Sur cette question, des remarques plus subtiles dans *À feu bas* p. 171 (ou *Plus avant* p. 19).)

En Ukraine, l'espérance de vie des hommes plafonne à 65 ans.
Le savoir aide à relativiser. Et il y a des chiffres bien pire.

J'ai écrit plusieurs livres mais moins ou pas tout à fait ceux qu'un libraire en voit à mon actif (*à mon passif?*).
Voir Annexe III.

Elle est ce qu'elle est.

Se dit d'une chose que l'on ne peut modifier
(et le plus souvent limitée comme le signale le *hélas* qui l'accompagne).
J'entends pour ma part une sorte de plénitude.

Hop hop petite recherche (à abréger plus loin *Hhpr*) :

- « [...] Je ramassai encre, papier, feu – Kolyma tout confort ! – et mégots puants, rallumai la mèche et rentrai, aussi perdu qu'un qu'empêche d'être ce qu'il est celui qu'il est – et qui entend dans la palimphrasie d'un Swift à bout paroles de haute sagesse : *je suis ce que je suis ... je suis ce que je suis ... je suis et cetera.* » • *Tas*, p. 101

- « [...] ne suis que celui que je suis. » *Fantaisies*, p. 25

La critique flatte telle auteur pour son « écriture à l'os ».
Il n'y a pas que le gras pour être parti hélas.

La tonalité générale d'*Encore* est sombre.

On perçoit que je n'allais pas bien, ce qui confirme ce qu'on m'a rapporté de mon état en 24.

En page 81 je lis mon appréhension de ce que pouvaient réserver les mois de l'année restants.

À peine deux mois plus tard, le 23/11... (voir page 15 de (*point*)).

C'est l'habitude qui me fait venir au cahier, pas l'impérieuse nécessité. Ancienne. Installée en moi (ou moi en elle) depuis des dizaines d'années, elle ne s'est pas (ou je ne l'ai pas) perdue. Est-ce suffisant pour continuer ?

... la même différence qu'entre lire la recette en son détail précis et goûter le plat. Ayant oublié ce que remplaçaient les points de suspension, incapable de corriger la phrase en sorte qu'elle me permette de m'en souvenir. Cercle vicieux.

La règle du $3 \times 1/3$, mon expérience ne la vérifie pas. Je tiens le troisième tiers, la « sociabilité », pour $1/6^e$ peut-être, allez $1/5^e$, médicament et exercices physiques formant les $4/5^e$ restants. Quant au bénéfice des 16 séances du “protocole *LSVT loud*” (p. 20) : en 6 jours *Penser à parler fort* ne m'est jamais venu – que *parler fort* se soit naturellement imposé (quand ça braillait) ou *parler bas* (pour ne pas ajouter du bruit au bruit).

Enquêtant sur le déisme de Lincoln, j'aboutis à ces mots d'Einstein : « *Le mot Dieu n'est pour moi rien d'autre que l'expression et le produit des faiblesses humaines.* » (lettre au philosophe Eric Gutkind, 23 janvier 1954), puis de fil en aiguille à Dawkins et à sa conception de la religion ou de la foi comme maladie (« *Quand une personne souffre de délire, on appelle cela de la folie. Quand un grand nombre de personnes souffrent de délire, on appelle cela une religion.* »)

Une succession trop rapide d'images hypnagogiques trop précises empêche l'endormissement.

(Guère inhibée la recapture de sérotonine.)

Une question a du sens ou est bonne quand la réponse est complexe.
(Il est parfois plaisant de formuler un truisme.)

Sébastien '835' Lecoultré^A m'envoie une image de sa dernière "destruction" :
« Des lignes entières de l'ouvrage [*Titien, la Nymphe et le Berger*], mais pas dans le bon ordre. »

J'en extrais quelques-unes :

L'art attire et subjugué grâce à sa maîtrise, mais grâce à une maîtrise immobile dans la musique du rien... [...]

Une fois ce sujet admis, puis interprété, on est confronté à quelque solidité soudaine, de cette brutale incarnation qu'on appelle le sens.

[...] *De n'être qu'un drap sans couture – mais un drap à trois dimensions, dans lequel on possède ses propres lois, transmet – ou ne transmet pas – ses gargouillis. [...]*

[...] *– j'étais moi. La capitale des réincarnations ! J'en ai profité – bien sûr – pour attendre la mort. [...]*

A. En annexe (IV) deux œuvres de 835 qui me concernent et n'apparaissent à ce jour que sur mon site, et une troisième retrouvée dans mon disque dur.

Mes doutes ce dimanche 22 février sur ma pratique du rejet en fin de volume, s'ils ne me conduiront pas à supprimer les 22 annexes qui figurent dans *À feu bas*, pourraient cependant avoir raison d'une au moins de celles que compte ce (*point*) III.

Longtemps les notes m'ont suffi, mais il est arrivé que certaines ont tellement grossi qu'il leur a fallu des pages entières, devenir des annexes.

Non, c'est faux, je raye la dernière phrase : les annexes d'*Appendices* et *À feu bas* en étaient de vraies, ce n'est que dernièrement que j'ai adopté l'usage de l'annexe comme note étendue, et que celle-là devenue possible le texte principal où elle est appelée s'est conformé à cette possibilité, évacuant le souci d'un grossissement exagéré de la note...

Ce ne serait pas un problème en soi, mais dans ce (*point*) III un cas me chagrine : le jeu d'avancer que *<monœuvre>*^A ne compte pas exactement le nombre de livres que l'on en connaît (page 33) m'a conduit à faire figurer en Annexe III des regroupements qui vont à l'encontre de mes réflexions sur son caractère unitaire. Cette révision du découpage me paraît idiote mais me voilà maintenant coincé : la suppression plus haut envisagée de ladite Annexe III, je dois maintenant y renoncer car la présente séquence ne serait pas sans elle intelligible.

Tout au plus la relisant saurai-je que l'ajout d'une verticale noire et de la mention = 1 livre sur la droite de la page datent de ce jour où j'aurai pris la résolution de veiller à ne pas dés-insérer inconséquemment.

– Tu veux compter, alors tiens : 76 *great* / 11 *smart* / 11 *beautiful* / 9 *fantastic* lors du discours de Donald Trump devant le Board of Peace le 19 février 2026.

Me découvre (bien tardivement) un homonyme
(dans *La Peste* de Camus – épinglé dans (*point*) II pour vice chiffré^B)
mais c'est un Joseph.
M'en vais jouer en Annexe (V).

A. Première occurrence dans *Appendices*, p. 243.

B. 71 cas déclarés de la variété verbale de la forme *nos concitoyens*.

- Des difficultés avec les négations imbriquées, mais à partir de quatre.
- Tu fais le malin mais ne t’ai-je pas vu récemment égaré par une simple double négation ?
- Très juste Moi. C’était avant. Loin maintenant d’arriver à produire une phrase sensée comportant autant de négations que je dis en maîtriser...^A

Dans la seconde qui précéda la cassure de la tige métallique garnie de poils de ma brosse interdentaire dans l’interstice entre 16 et 17, à quoi pensais-je ? À la cassure entre deux dents de la tige métallique garnie de poils de ma brosse et à l’éventualité de devoir prendre rendez-vous vite chez le dentiste pour l’extraire.

Dans la seconde qui précéda.

(Ne me souviens pas avoir, à l’instant où je pris l’objet entre mes doigts, perçu quelque fragilité qui m’aurait induit à voyager mentalement dans la possibilité.)

J’use ma gorge et mon menton
à les frotter du gras du pouce.
(Début d’une chanson qui ne sera pas écrite.)

Depuis des pages “auto-dépréciation” ? Lucidité plutôt : suis dans une phase où, si je répète encore c’est sans gain, et quand je ne répète pas je suis hors de mon sujet.

A. Mes tentatives :

- Je ne peux pas ne pas être déçu de ne pas arriver à construire une phrase comportant plus de négations que celle-là.
 - Je ne peux pas ne pas croire que tu ne t’es pas souvenu de ne pas faire ce que faire tu ne devais.
 - Ce n’est pas parce qu’on n’est pas X qu’on ne doit pas s’interdire de vouloir paraître ce qu’on n’est pas.
- (Qu’on remplace X par *idiot* ou *intelligent*, ça ne marche pas.)

« *Je n'en ferais pas si pour en faire il fallait toujours ainsi préciser ce faire : quel complément en remplace-t-il ?* »

Répondre à cette devinette serait déjà trop concéder à la novlangue.

J'aime tout ce qui, dans le monde objectal, coulisse, de préférence avec une légère résistance : piston, seringue, etc. (développer *etc.*)

Faut-il y voir une incidence du “premier coulisement” ?

S'agissant de certains mots, nul besoin de les répéter 50 fois pour que leur sens ainsi perdu soit retrouvé comme neuf.

Un effet de l'alcool ?

Très différent de la gueule de bois

mais tel qu'on regrette celle-là ?

(Il faudrait pouvoir préciser.)^A

Dans son *Cours de poétique* de l'année 1937-1938, Paul Valéry évoque « deux espèces de plaisirs de la production des œuvres, plaisirs antagonistes ; ou bien celui de tirer de soi ce qu'on ne savait pas contenir, ou bien celui d'éprouver la satisfaction de faire coïncider le *pouvoir* avec le *vouloir*, l'accompli avec le désiré.

“*Il me plaît d'avoir fait ce que j'ai fait pour qu'il me plût.*”

Ou bien : “*Cette œuvre me plaît, et je me plais de l'avoir faite.*” »

Par-delà le fait que je ne comprends pas si les deux phrases italiques traduisent les deux sortes de plaisirs ou l'unique dernier, je me pose cette question : « Qu'en est-il de mon plaisir d'avoir fait ce que j'ai fait ? »

A. Une semaine plus tard, je conclus que non, le bourbon n'y est pour rien. (Le rhum moins certain...) Et l'eau de bouleau serait bourrée de manganèse.

Pourquoi cette corde avec laquelle je me retrouve dans mon rêve à devoir faire un nœud, est-elle si rigide, si peu adaptée à cet usage ?

Tout à l'avenant.

(Je m'imagine bien en "groupe de parole" faire état de mes contrariétés du demi-sommeil...)

J'aimerais mourir en toi.

Que la petite soit la grande

que dans la dernière la première se fonde

et inversement.

Dans la relecture de *Jusqu'au cerveau personnel*.

Sombre de tonalité mais, à supposer qu'on puisse se dire malade d'un livre qu'on a commis, il me guérit de *Fantaisies*...

Le CP^A s'est-il vengé d'avoir été conçu comme but et poursuivi ?

Un lien entre C endommagé et sentiment d'avoir une œuvre ?

(Qu'ils aient tous deux, en me lisant, raisonné « un seul livre^B » en fait peut-être bien mes meilleurs lecteurs.)

A. Il me revient que, me pensant *préparé*, on m'avait fait sauter le CP du cursus scolaire. Plus tard j'ai payé ce saut (sous l'insistance je crois d'une garce de prof d'anglais) en repiquant la 5^e – mais il me fut bon de retrouver ma classe d'âge.

B. « *Quoi que je lise de vous, je le lis comme si c'était un seul livre...* »

Danielle Mémoire 2018

« *Je rêve souvent des œuvres complètes de toi, en un seul volume...* »

Stéphane Sangral 2026

Livre de l'inquiétude, il aura été. Fernando m'a volé le titre.

Aller au brouillon voir la disparition du sujet ?

Plus haut en page 23 j'écrivais

« Se peut-il que j'ai perçu la destruction [des neurones à dopamine] dès qu'elle commença ? Les symptômes étant apparus en 2018, 5 ou 10 ans avant ça reporte à 2008. Chercher des traces dans *Jusqu'au cerveau personnel*. »

En relisant ce *JCP* je crois bien les avoir trouvées, sous la forme « qui décroît, ce n'est pas tant ma capacité d'exprimer que celle de clairement ressentir » dont la remarque de la page 24 – « L'inexprimable ne résulte pas d'une difficulté à exprimer mais à sentir. C'est faute de ressentir précisément que l'expression échoue. » – est une sorte d'écho.

(De ces traces, il s'en trouverait aussi dans *Appendices*.)

Ce 13 mars (*Aux urgences dans la nuit / il y a un an aujourd'hui*) un mail retrouvé de PG à Siegfried Plümper-Hüttenbrink daté du 12 février 2013, ici plutôt qu'en annexe, mais en corps 11 :

« Excuse-moi pour hier soir, mais je regardais un film de Guy Maddin, *My Winnipeg*, et c'est un de ces films hypnotiques que l'on ne peut interrompre même le court temps de dire qu'on ne peut l'interrompre. Je suis de plus en plus sensible à ça, et actif contre ça, l'interruption, la coupure – un rêve coupé est un rêve mort, une page à laquelle je suis arraché est une page à relire (s'il ne faut pas reprendre plus haut), idem pour la musique, idem pour... eh bien quoi que je fasse – et c'est un travers, si c'en est un, ce que je ne crois pas, qui chez moi s'accentue.

Même si je ne fais positivement rien, ce rien est une chose que je veux épuiser. Il faut peut-être entendre que je m'auto-suffis en quelque sorte, que la plupart du temps je n'ai le désir ni de parler ni d'écouter, que je ne supporte que des très proches (et encore parfois en grognant) qu'ils entrent dans ma tête, qu'il s'y passe quelque chose ou non, ou me la sortent d'où elle est. Pas très "ouvert" le bonhomme vas-tu penser, pas très "sociable" voire à peine "humain", et peut-être qu'effectivement je m'ours-ifie ou me fossilise, me prépare, un peu précocement, au calme du tombeau. Mais je t'écris ça, et à mes yeux le faire est le signe que je te sais capable de comprendre ce besoin de solitude, d'autant plus fort bien sûr que je n'ai pas la main sur toutes mes heures.

Fermer est une condition d'écrire, tu as dû ou dois l'éprouver, fermer pour ouvrir, et je me sens trop souvent, trop souvent, comme une porte qui bat au courant d'air.

J'évoquais plus haut la possibilité que je m'auto-suffise mais bien sûr non, j'en suis bien loin, je n'échappe pas au besoin de me nourrir d'autrui, des actes, paroles, pensées gestes d'autrui et les livres sont, dans le retirement et pour le permettre, la grande source, les grands pourvoyeurs de l'autre, évidemment. Mais pas tous.

J'ai achevé ton livre mardi et ai dans les creux et les bosses du jour d'hier – coïncidence, ou pas, que tu aies appelé hier précisément – chercher des mots pour te dire que mon appréhension, avant de l'ouvrir, de n'y rien trouver pour moi, est tombée très vite en lisant.

Tout récemment ce fut grande déception que provoqua de ce point de vue la revue de Daive chez Pesty, *Koshkonong*, mais Royet-Journoud n'est pas l'unique dans les pages duquel je suis incapable de projeter le moindre sens. Je lisais ce matin un article sur Jean-Marc Lovay où il y avait cette phrase pour louer sa manière : *“Vous ne comprenez jamais, parce qu'il ne s'agit*

pas ici de comprendre. Il s'agit d'éprouver un langage, dans sa plasticité, dans l'organisation des éléments qui le constituent, dans le jeu des sonorités. Lovay dans sa démarche s'apparente plus aux artistes contemporains qui mettent en valeur les éléments du tableau, qui font sentir la matérialité de la peinture, du support, les rapports de couleur, les équilibres, les nuances, les contrastes, qu'à ceux qui veulent représenter quelque chose. Qui veulent mettre devant nos yeux un paysage, une scène ou un portrait.” Eh bien c'est précisément ce qui me tient de plus en plus éloigné de la poésie, que l'auteur se vide de mots comme d'un tube, et avec une sorte d'arrogance expose sa petite abstraction. Je me demande toujours alors n'ai-je donc plus un neurone qui vaille, ou le poète se fout-il si complètement du sens que doit au plus tôt fuir qui y est encore attaché ?

Bon, le temps me presse, je dois interrompre et ne t'aurai rien dit de tes textes. Très vite alors : j'ai particulièrement apprécié les Indices de lecture et plus encore les Notes et lettres d'atelier et leur tournoiement autour du “sujet”. Tu disais que “l'écriture en chantier” nous rapproche, c'est plus vrai que je ne pensais avant de lire ça, une façon de progresser dans le sujet intégrant la conscience de l'échec et toutes ces micro-marches, toutes ces nuances que gommerait la forme simple. Je dis très vite et très mal mon ressenti, et ne tenterai sans doute pas de le faire mieux réservant mes forces comptées, mais enfin sache que j'ai goûté. Sans doute aussi y eut-il pour mon plaisir quelque chose comme un “effet d'âge” : une période de ma vie m'est remontée qui me voyait secoué bien davantage qu'aujourd'hui par la question d'un mot, de ce qui s'y joue et s'y déjoue de soi etc.

Qu'écris-tu en 2013 ? »

Il me paraît cohérent de ne pas chercher un éditeur, mais me serait-il proposé de publier un nouveau livre la même cohérence me verrait accepter.

Se lire (maintenant, une nouvelle fois, *Appendices*) comme automédication. Ce n'est pas bouffer sa merde afin d'entretenir ou renforcer ce qu'on dit être le deuxième cerveau, mais il y a de ça, à ceci près que c'est pour le premier – et moins risqué^A.

On peut valider la notion d'excrétion intellectuelle sans être pour autant coprophage.

Il y a presque trente ans j'ai relevé comme fait remarquable que « la fiente des flamants roses fait pousser une algue dont ils se nourrissent » (*Tas IV*), vraisemblablement en pensant par association que « la production d'un écrivain génère des réactions dont il se nourrit ».

Ainsi, en plus de me lire, je vais pour ma santé encore (la mentale), (*Hhpr*) rassembler les meilleurs nutriments obtenus (Annexe VI).

A.

1- Bouffer ma merde, mes pertes en matière d'odorat et de goût m'ont récemment soufflé qu'il serait bête de mourir sans l'avoir jamais fait – ce serait tirer un plus du moins...

2- Je me suis parfois entendu penser que je pourrais appartenir au tout petit pourcentage des humains qui ont goûté leurs excréments, mais inquiet d'éventuels effets sanitaires délétères je me contenterai d'appartenir au tout petit pourcentage des humains qui en ont formé l'idée et se sont contentés de boire leur pisse* ou pas.

* Ce qui reste encore à faire, mais la page 53 de *JCP* m'y a préparé :

Gerry's StupidSelfMeditation :

dans un *Für Alina Desert*

pour s'en tirer pas partir seul sans gobelet.

ANNEXE I

« Au moment d'écrire qu'il existera une maquette de livre où figurera dans la marge invisible sur PDF une lettre d'adieu intitulée *Ailleurs* et quelques *Dispositions testamentaires*, revient la question de l'intime et de sa divulgation, question à laquelle jusqu'à présent j'ai toujours, agissant comme j'agissais, répondu *aucune limite*, et on comprendra en lisant ces lignes que je persiste, en apportant néanmoins une nuance : à tous les lecteurs en puissance de ce (*point*) III, est donnée l'information qu'une information sera réservée aux seuls ayant accès à mon ordinateur, lesquels devront (mais c'est pour plus tard, le plus tard possible j'espère) *faire les marges* de mon ultime cahier-numérique-en-cours pour la trouver.

(Écrire ceci m'obligeant à veiller dès aujourd'hui à ce qu'elle y soit (au cas où), je prends tellement le risque qu'une disparition purement accidentelle lui ôte toute pertinence que j'hésite entre maintenir le présent texte ou lui substituer ici les *Volontés et dispositions testamentaires* (qui ne changeront pas) et placer *Ailleurs* en annexe et corps 10* comme pièce d'un dispositif fictionnel.)

(J'ai failli commencer le texte au sujet de l'intime, du pur biographique, par *j'hésite*, puis par *j'aurai hésité* mais dans un cas comme dans l'autre analyser précisément mon hésitation eut été la lever...

Écrire hésiter à écrire X, si l'on est un peu précis c'est écrire X.)

(Je me souviens que le plus grand traducteur de Rilke en français avait mal réagi à certaines pages trop explicitement biographiques à son goût de mon « Intituler *le cahier bleu* ».

(Je me souviens surtout en vérité avoir écrit une réponse intégrée dans « La lettre comme texte ou le biographique dévoré » dans *Sous un nœud de paroles et de choses** (p. 93).))

*

« [...] dans l'annexe d'un cahier-numérique qu'il avait commencé en 2025, on trouve le court brouillon d'une lettre intitulée *Ailleurs* qu'il y a placée non sans en prévenir les lecteurs, lettre de nature à expliquer semble-t-il sa propre disparition.

“Si un jour une implacable impulsion me saisit, comme je redoute que cela se produise mais en pensant aussi que j'en abrite la possibilité en moi depuis si longtemps qu'elle me définit pour partie, il ne sera plus temps. Aussi dois-je écrire d'ores et déjà tant que je suis lucide et en capacité de le faire ma dernière lettre, celle de l'adieu.

Je l'adresse à tous les proches abandonnés, les membres de la famille et les amis, mais par dessus tout à vous que j'aurai énormément aimés ma vie durant, et qui m'auront aimé, à toi ma si douce G, et à toi M, bon fils.”

Il précisait que le temps n'était pas venu de l'achever cette lettre, et sa place finale faisait semble-t-il dans son esprit encore débat.

Pour finir il se proposait « *d'aligner les choses qui [devaient] y figurer* », et on lisait ceci :

*“je ne veux rogner à cause de mes diminutions sur le temps à vivre qui reste à G
[sa compagne]”*

je n'aurai pas supporté d'être défait

*je n'ignore pas que mon geste aura fait saigner les cœurs, mais m'abrèger aura été simplement
avancer l'inéluctable, et j'en appelle à la compréhension, et plus encore à l'amour, pour
supporter mon faux-bond.” »*

ANNEXE II

Une lettre du 3 mars plaidait auprès de l'éditeur et de mon mentor (Roger Lewinter) pour la publication d'un volume intitulé *Tas* composé du *IV*, d'une partie de l'amont (*III*) et de l'aval direct (*V*), « gros livre ».

Plus tard (11-12-13 mars), j'écrivais à Lorenzo Valentin ceci :

« [...] le défaut du *IV* est d'être trop court,
morceau de ce qu'on a appelé –
comme si quelque chose d'aussi construit pouvait ramasser
ce dont il s'agit – qu'en mes meilleurs moments je
montre – le 'projet',
mot d'une phrase plus longue qu'un mot.
[...] Cette nuit (le 13) comme la nuit du 11,
comme j'entreprends de dessiner la décision
c'est encore ce visage : <de la phrase deux mots plutôt qu'un>. »

Le 23 mars j'envisageais une parution simultanée des *IV* et *V*, chez deux éditeurs différents, le 26 mars revenaient les deux solutions (*Tas* ou *IV* puis *V*), ma préférence allant toujours au « gros livre »...

On me parla pour me faire plier de « suicide éditorial » à suivre cette idée, je crois plutôt que celui-là se produisit comme effet de vouloir l'éviter : publier *Tas IV* seul ce fut empêcher qu'on le puisse comprendre à fond, et consécutivement cela m'associa une réputation de poète obscur...
(Bravo aux éditions Horlieu de n'avoir pas été dissuadées par l'hermétisme du *IV* de lui donner une suite.)

Sur le même sujet et avec les mêmes mots, ces lignes d'un entretien avec Jean-Pascal Dubost en 2012 pour le site *Poezibao*.

« Je me souviens qu'il y a une quinzaine d'années, dans la période qui précéda la fabrication du *Tas IV* à la publication duquel je m'étais décidé, la question se forma en moi de ce que devait contenir ce livre : le seul *Tas IV*, que Lorenzo Valentin qui dirige les Éditions Ivrea s'était déclaré prêt à publier, ou la totalité de ce que j'avais écrit jusqu'alors, du moins du cycle des *Tas*, soit les II, III, IV, V et VI. Peut-être voulais-je qu'il soit gros, ce premier livre, par peur qu'il ne fût aussi le dernier, peut-être me disais-je que la totalité avait seule du sens et qu'en outre cette partie n'était pas "meilleure" qu'une autre etc.

En définitive, Lorenzo Valentin et Roger Lewinter, le passeur, surent me dissuader, l'argument principal étant que ce serait un "suicide éditorial" que publier une telle masse d'écrits après d'un inconnu. Je n'ai, à la réflexion, jamais bien su ce qu'ils entendaient exactement sous le terme de "suicide éditorial", qu'un livre volumineux s'interdirait toute chance de rencontrer un lecteur ou que son auteur serait instantanément grillé... La décision fut en tout cas prise d'en rester à une partie seulement, déjà bien suffisamment épaisse... Quant au "suicide éditorial", je crois que le *Tas IV* en fut un malgré tout, et les suivants non moins, si l'on entend par là un livre publié à perte. »

ANNEXE III

Livres publiés (réseau librairies) dans l'ordre d'édition

Tas IV (Ivrea, Paris, 1999)

•*Tas*• (Horlieu éditions, Bourg en Bresse, 2004)

Tas II (Éric Pesty éditeur, Marseille, 2007)

TDM (Éric Pesty éditeur, Marseille, 2009)

*Sous un nœud de paroles et de choses** (Fage éditions, Lyon, 2009)

Fantaisies (Héros-Limite, Genève, 2011)

[*Nouure*] (Éric Pesty éditeur, Marseille, 2015)

Jusqu'au cerveau personnel (Héros-Limite, Genève, 2015)

Livres publiés et inédits auto-édités dans l'ordre d'écriture

[<i>Nouure</i>]	84-89	= 1 livre	= 1 livre
<i>Copeaux</i> (inédit, préface 2019)	84-89		
<i>Tas II</i>	89-92	= 1 livre	
<i>Tas III</i> dans • <i>Tas</i> •	92-95		
<i>Tas IV</i>	96-97		
<i>Tas V - VI</i> dans • <i>Tas</i> •	97-99		
<i>Fantaisies</i>	99-02	= 1 livre	
<i>Jusqu'au cerveau personnel</i>	03-13		
<i>Appendice(s)</i> 2017 (98 pages, format 28 x 38 cm)	13-17	= 1 livre	
<i>Appendices</i> (version livre, 310 pages)	13-19		
<i>20</i> (inédit, 2020)	20	= 1 livre <i>À feu bas</i>	
<i>Jus de pierre</i> (inédit, 2021)	21		
<i>Plus avant</i> (inédit, 2022)	22		
<i>Retractationes</i> (inédit, 2023)	23		
<i>Encore</i> (inédit, 2024)	24		
(<i>Point</i>) (inédit, 2025)	25		
(<i>Point</i>) II (inédit, 2025)	25		

Livres hors chronologie

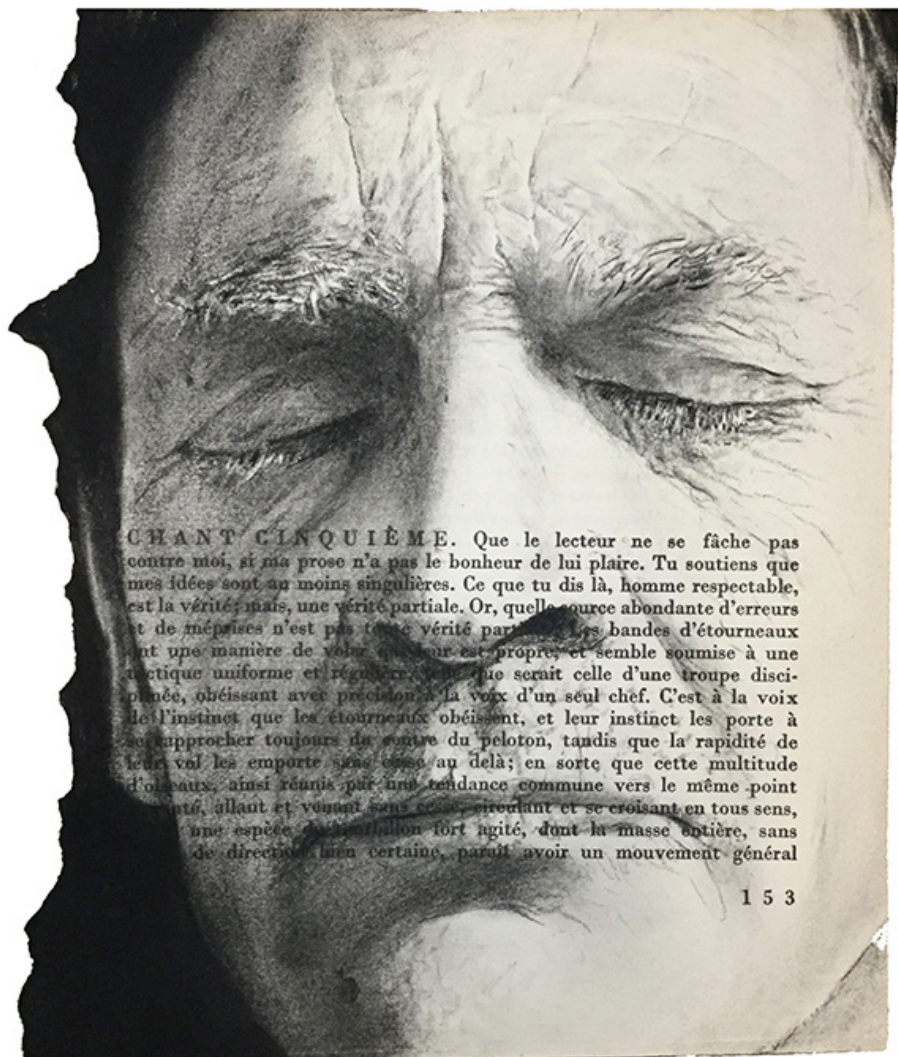
TDM (Éric Pesty éditeur, Marseille, 2009)

*Sous un nœud de paroles et de choses** (Fage éditions, Lyon, 2009)

Notes à entendre et voir (inédit, version 2025) 1989-2025

Poussé à part (inédit, 2025) 2001-2011

Quand allongé (inédit, 2024) 2020-2024



CHANT CINQUIÈME. Que le lecteur ne se fâche pas contre moi, si ma prose n'a pas le bonheur de lui plaire. Tu soutiens que mes idées sont au moins singulières. Ce que tu dis là, homme respectable, est la vérité; mais, une vérité partielle. Or, quelle source abondante d'erreurs et de méprises n'est pas toute vérité partielle. Les bandes d'étourneaux ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, mais que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point d'attente, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce d'agglomération fort agitée, dont la masse entière, sans avoir de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général

153

Recyclage de •TAS•

pas à pas

un •TAS• recyclé mesure 50 cm de côté
et environ 1,5 cm d'épaisseur



1. déchirage



2. trempage



3. malaxage



4. moulage



5. séchage



6. démoulage



7. estampage

ce mot qui portait tout le poids du raisonnement), finalement donc, on n'avait jamais vu personne mourir de faim. Dans tous les cas, la vie quasi ascétique que menait Joseph Grand avait finalement, en effet, délivré de tout souci de cet ordre. Il continuait de chercher ses mots.

Dans un certain sens, on peut bien dire que sa vie était exemplaire. Il était de ces hommes, rares dans notre ville comme ailleurs, qui ont toujours le courage de leurs bons sentiments. Le peu qu'il confiait de lui témoignait en effet de bontés et d'attachements qu'on n'ose pas avouer de nos jours. Il ne rougissait pas de convenir qu'il aimait ses neveux et sa sœur, seule parente qu'il eût gardée et qu'il allait, tous les deux ans, visiter en France. Il reconnaissait que le souvenir de ses parents, morts alors qu'il était encore jeune, lui donnait du chagrin. Il ne refusait pas d'admettre qu'il aimait par-dessus tout une certaine cloche de son quartier qui résonnait doucement vers cinq heures du soir. Mais, pour évoquer des émotions si simples cependant, le moindre mot lui coûtait mille peines. Finalement, cette difficulté avait fait son plus grand souci. « Ah ! docteur, disait-il, je voudrais bien apprendre à m'exprimer. » Il en parlait à Rieux chaque fois qu'il le rencontrait.

Le docteur, ce soir-là, regardant partir l'employé, comprenait tout d'un coup ce que Grand avait voulu dire : il écrivait sans doute un livre ou quelque chose d'approchant. Jusque dans le laboratoire où il se rendit enfin, cela rassurait Rieux. Il savait que cette impression était stupide, mais il n'arrivait pas à croire que la peste pût s'installer vraiment dans une ville où l'on pouvait trouver des fonctionnaires modestes qui cultivaient d'honorables manies. Exactement, il n'imaginait pas la place de ces manies au milieu de la peste et il jugeait donc que, pratiquement, la peste était sans avenir parmi nos concitoyens.

JE NE SUIS PAS FOU.

Sébastien Lecoultré, *Insignifiant* (sans date).

Je ne retrouve pas dans mes écrits les mots » Je ne suis pas fou »

ANNEXE V

«

Grand répondit [qu']il travaillait pour lui.

– Ah ! [...], et ça avance ?

– Depuis des années que j'y travaille, forcément. Quoique dans un autre sens, il n'y ait pas beaucoup de progrès.

[...]

Il continuait de chercher ses mots.

[...]

« Ah ! docteur, disait-il, je voudrais bien apprendre à m'exprimer. »

[...]

il écrivait sans doute un livre ou quelque chose d'approchant.

[...]

– Bon [...] vous faites un livre.

– Si vous voulez, mais c'est plus compliqué que cela !

[...]

– Vous en avez encore pour longtemps ? [...]

– Je ne sais pas. Mais la question n'est pas là, docteur, ce n'est pas la question, non.

[...]

– Oui, disait Grand, il faut que ce soit parfait.

[...]

Il comprit seulement que l'œuvre en question avait déjà beaucoup de pages, mais que la peine que son auteur prenait pour l'amener à la perfection lui était très douloureuse. « Des soirées, des semaines entières sur un mot... et quelquefois une simple conjonction. » [...] – Comprenez bien, docteur. À la rigueur, c'est assez facile de choisir entre *mais* et *et*. C'est déjà plus difficile d'opter entre *et* et *puis*. La difficulté grandit avec *puis* et *ensuite*. Mais, assurément, ce qu'il y a de plus difficile c'est de savoir s'il faut mettre *et* ou s'il ne faut pas.

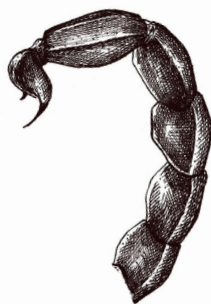
[...]

C'était un court manuscrit d'une cinquantaine de pages. Le docteur le feuilleta et comprit que toutes ces feuilles ne portaient que la même phrase indéfiniment recopiée, remaniée, enrichie ou appauvrie. [...] L'ouvrage comportait aussi des explications, parfois démesurément longues, et des variantes.

»

ANNEXE VI

- « [...] Vous avez en vous une source » RM 1990
- « [...] remarquable » MB 2001
- « [...] radicalité quasi-chirurgicale » SPH 2005
- « [...] tout résiste. Cette résistance, si l'on veut bien faire l'effort, n'est que pur bonheur et jouissance » PC
- « [...] des pages vraiment formidables » DG 2006
- « [...] d'une densité de sens et d'une intelligence de tous les instants » EP 2006
- « [...] magnifique » PP 2009
- « [...] rien de comparable » EP 2009
- « [...] lumineuse et jubilante radicalité » CRJ 2009
- « [...] un poète qui selon moi manifeste un génie certain, pour ce qui est de la réflexivité de l'écriture dans l'écriture même et au surplus dans une forme qu'il faut bien qualifier de poétique » RK 2011
- « [...] extraordinaire trappe à sens » PP
- « [...] grand plaisir » JLN 2015
- « [...] une force hypnotique [...] c'est vraiment impressionnant » CRJ 2015
- « [...] la tentative de Philippe Grand est assurément l'une des plus vertigineuses, inventives et originales qu'il nous ait été donné de lire » ER 2015
- « [...] une telle hauteur (et profondeur), d'une telle singularité » SS 2017
- « [...] Ce qui, dans ce que vous écrivez, peut être perçu comme ingrat (rigoureusement non-joli), cela, pour moi, a quelque chose d'étonnamment stimulant. Je pourrais même, si j'osais, aller jusqu'à dire : "quelque chose d'exaltant" ». DM 2022



16 MARS 2026